

couture et des soins aux tout petits. Pourtant, on ne prête guère d'attention à l'encouragement du genre de logement donné. On conçoit que les programmes puissent être déterminés par les capacités individuelles, mais il n'en reste pas moins que le programme d'éducation devrait être orienté vers un débouché utile et pratique plutôt que d'être un programme théorique et non pratique.

Ceux qui appartiennent à la classe des pauvres y sont surtout parce qu'ils ne sont pas formés pour accomplir un travail utile ni pour fonctionner comme des travailleurs normaux dans notre société.

A la fin de la sixième année, l'apprentissage des trois matières de base de la vie moderne qui sont la lecture, l'écriture et l'arithmétique est en principe terminé. Cependant, une formation plus poussée en vie sociale ne fait pas partie intégrante de l'éducation. Par exemple, on n'enseigne pas comment acheter des nécessités de façon économique, comment conduire, et bien d'autres genres de cours pratiques, bien que ce soit toutes là des sujets qui feront partie de la vie quotidienne plus tard.

Les enseignants reconnaissent vite ceux qui ont plus de penchants vers des domaines pratiques que vers une formation scolaire, mais ils sont forcés de garder ces élèves dans un programme d'études et de les juger en conséquence. Il y a une corrélation entre les enfants qui n'acquiescent pas d'apprentissage pré-scolaire à la maison ou au jardin d'enfants et les échecs scolaires. Ces gens sont immédiatement marqués comme étant du groupe « D », d'intelligence au-dessous de la moyenne.

Avec l'apparition de la sélection académique, ceux qui sont dans le groupe « A » s'estiment plus intelligents et supérieurs aux autres, tandis que ceux qui sont dans les groupes moins élevés se sentent inférieurs et bons à rien dès le début. Les normes de jugement sont purement académiques. On offre très peu de conseils et d'aide à ceux qui préfèrent les métiers manuels à l'école secondaire et au collège.

Le rapport de 1961 du Bureau fédéral de la statistique indique que 9.8 p. 100 des habitants du Nouveau-Brunswick sont sans instruction, par comparaison à 5.7 p. 100 au Canada; 19.5 p. 100 de la population du Nouveau-Brunswick n'ont pas terminé la cinquième année, tandis que pour l'ensemble du Canada, ce chiffre est de 13.4 p. 100.

Les données statistiques de 1965 indiquent très clairement que le pourcentage des élèves qui n'abandonnent pas leurs études dans les écoles des provinces de l'Atlantique est considérablement moins élevé que dans les écoles de toutes les provinces de l'Ouest. Au point de vue de l'effectif de la main-d'œuvre, un facteur significatif est qu'un

plus fort pourcentage de filles reste à l'école pour entrer en 11^e année que ne le font les garçons dans toutes les provinces, sauf à Terre-Neuve. Au Nouveau-Brunswick, le taux de rétention était de 50 p. 100 pour les garçons et de 57 p. 100 pour les filles. En Nouvelle-Écosse, 60 p. 100 pour les filles et 46 p. 100 pour les garçons, tandis que dans l'Île-du-Prince-Édouard, il était de 38 p. 100 pour les garçons et 43 p. 100 pour les filles. En Alberta, 80 p. 100 des garçons et 82 p. 100 des filles restaient à l'école, tandis qu'en Colombie-Britannique, les chiffres étaient de 78 p. 100 pour les garçons et 79 p. 100 pour les filles. Cela indique que le programme d'éducation n'attire pas beaucoup de monde parce que ce n'est pas le bon genre de programme.

Le taux de rétention pour le Nouveau-Brunswick en 1965 en 9^e année était de 84 p. 100 pour les garçons et 82 p. 100 pour les filles, tandis que dans les provinces de l'Ouest, le taux moyen de rétention des garçons était de 92 p. 100 et celui des filles, 93 p. 100. Les données statistiques pour la 10^e année, au Nouveau-Brunswick, indiquent que 62 p. 100 des garçons et 68 p. 100 des filles restaient à l'école, tandis que dans les provinces de l'Ouest, le taux de rétention était de 79 p. 100 pour les garçons et 82 p. 100 pour les filles.

Nous ne voulons pas dire que tous ceux qui quittent l'école avant d'avoir terminé la 9^e année ne le feraient pas s'ils suivaient des cours de formation professionnelle ou technique à un plus jeune âge. Cependant, nous pouvons assumer qu'un bon nombre d'entre eux ne peuvent pas absorber le programme d'études après la 6^e année, deviennent frustrés et quittent l'école à un moment où ils ne sont nullement préparés à jouer un rôle utile dans la société. Ils tombent bien vite dans la classe des pauvres.

Tout le monde a besoin d'éprouver un sentiment de réussite, si infime soit-elle, par exemple, de faire une lampe en bois dans un atelier de menuiserie ou de peindre un tableau dans une classe de dessin. Il est bien connu que le fait de réussir dans un domaine développe la confiance en soi qui permet de réussir dans d'autres domaines. Si tous les élèves sont obligés de se conformer à une norme purement académique jusqu'à la fin de la 9^e année, bon nombre d'entre eux rencontreront une série d'échecs frustrants. Si ces jeunes avaient le choix d'entrer dans des cours de formation professionnelle où ils seraient peut-être plus habiles, il faut en conclure que leurs succès relatifs dans un tel cours pratique pourrait être le catalyseur qui les garderait à l'école.

Avant que ces élèves puissent se lancer dans un métier et se spécialiser dans un domaine donné, ils doivent être en mesure de raisonner et être suffisamment stimulés pour pouvoir absorber le